

## MANIÈRES DE TABLE : PREUVE, ÉPREUVE, ESSAI. LE JOURNAL DE VOYAGE DE MONTAIGNE

Il est au moins un domaine dans lequel le lecteur français d'aujourd'hui risque de ne pas se sentir véritablement dépaycé en abordant le *Journal de Voyage* de Montaigne<sup>1</sup>, c'est celui de la gastronomie. Même si les pratiques alimentaires longuement décrites diffèrent des nôtres — encore que l'on soit plutôt surpris de reconnaître assez facilement les *realia* dont il est fait mention dans le *Journal*, — le souci de noter, quasi à chaque étape, la composition des menus et l'ordonnance du service, nous rappelle de façon parfois gênante ces récits de vacances dont les proches, amis ou voisins croient devoir nous gratifier à chaque retour d'expédition touristique. Au point que trouver Montaigne apparemment si semblable à nous dans nos pratiques peut-être les moins avouables peut finir par alerter, quand bien même nous savons que pareille lecture est, après tout, celle que Montaigne attend de son public. Inquiétante familiarité. Faut-il chercher à tout prix un sens, c'est-à-dire ramener à une certaine forme de *connu*, ce qui n'a peut-être pas d'autre fonction que de *se signaler* par son insignifiance<sup>2</sup> ? En tout état de cause, les mentions concernant la nourriture, dans le *Journal de voyage*, sont bien partie prenante d'une certaine représentation de l'Italie, et à ce titre le lecteur moderne est en droit de les interroger. S'agissant du

---

1 L'édition utilisée ici est celle de F. Garavini, Paris, Gallimard, 1983 (coll. *Folio*).

2 J. Brody pose la question à propos du chapitre 13 du livre III des *Essais*, et démontre que les remarques sur les goûts culinaires de Montaigne y sont constitutives de la rhétorique argumentative. (*Lectures de Montaigne*, Lexington, French Forum, 1982, pp. 67 sq.).

*Journal* en effet, le problème ne saurait relever de la même analyse que les mentions culinaires des *Essais* : la plupart du temps, celles-ci jouent un rôle — même s'il n'est pas toujours facile à identifier, ou si la richesse des interprétations possibles en rend parfois l'appréciation difficile — dans l'argumentation ou dans la stratégie du discours. Mais le cas du *Journal* est plus déroutant, dans la mesure où la visée argumentative semble ici en quelque sorte différée. La plupart du temps en effet Montaigne semble se contenter d'observer et de décrire. Si les remarques sur la nourriture ont un rôle à jouer dans l'argumentation, ce ne peut être que de manière oblique.

Nous n'entreprendrons pas ici l'étude systématique de ces mentions, déjà menée par des critiques italiens<sup>3</sup>. Nous prolongerons plutôt la réflexion de ces auteurs en nous demandant quelle est la fonction des mentions gastronomiques dans le *Journal* et dans quelle mesure l'examen de la section « italienne » permet d'apporter un éclairage spécifique à la question.

Notons tout d'abord que la place accordée aux mentions concernant la table ou la nourriture dans le *Journal* fait déjà du texte de Montaigne une singularité. Si l'on excepte l'auteur anonyme du *Voyage d'Italie* de 1606<sup>4</sup>, qui se contente de brèves et rapides notations, aucun des voyageurs français de la même époque ne s'intéresse aux usages gastronomiques du pays<sup>5</sup>. On mesure mieux ainsi ce qu'a de proprement incongru l'intérêt porté par Montaigne aux « nourritures italiennes »<sup>6</sup>,

3 A. Ceccarelli-Pellegrino « *Diario di viaggio* » di Montaigne in Italia. *Mappa alberghiera e gastronomica*. Citta di Castello, Tibergraph Editrice, 1989.

« Vitto e allogio in Italia per i primi "turisti" europei : Montaigne e alcuni suoi contemporanei », in *Montaigne e l'Italia*, Atti del congresso internazionale di studi, Milano-Lecco, 26-30 ott. 1988, Genève, Slatkine, 1991, Centro univ. di ricerca sul « Viaggio in Italia », 1991, pp. 530-344.

A. Bettoni « Le "nourritures" italiennes di Montaigne », in *Montaigne e l'Italia*, op. cit., pp. 473-490.

4 Publié par M. Bideaux, Paris-Genève, Slatkine, 1982.

5 Cf. le manuscrit anonyme *Voyage de Provence et d'Italie* (1597), édité par L. Monga (Bibliothèque du voyage en Italie, -Genève, Slatkine, 1994), *les Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et en Sicile* (1588-1589) publiés par L. Monga, Bibliothèque du voyage en Italie, Genève, 1983, le *Voyage d'Italie* de Nicolas Audebert (Ed. A. Oliviero, Rome, 1981-83) et celui de Jean Tarde (*A la rencontre de Galilée, deux voyages en Italie*, préface et notes de F. Moureau, texte établi par F. Moureau et M. Tetel, Paris-Genève, Slatkine, 1984). Les Anglais, en revanche, se montrent plus intéressés par la cuisine italienne, mais c'est souvent pour la critiquer (cf. A. Ceccarelli-Pellegrino, op. cit.). On sait que Montaigne reproche à ses compatriotes de ne savoir « goûter que selon l'ordonnance de sa coutume et de l'usage de son village » (Brixen, p. 145).

6 L'expression est empruntée à A. Bettoni, op. cit.

qui ne sauraient être ramenées, vu leur nombre et l'importance des descriptions auxquelles elles peuvent donner lieu, au statut de remarques faites « en passant », dont la fonction serait purement anecdotique — ou bien, il faudrait reconsidérer le statut de l'anecdotique dans le *Journal*, ce à quoi conduit peut-être en dernier ressort la présente étude.

Sur 72 noms de villes, de villages ou de bourgades mentionnés comme étapes ou points de repère<sup>7</sup>, pour l'Italie exclusivement, 26 mentions sont accompagnées de remarques concernant les aliments et les vins, 13 sont consacrées au service (manière de dresser le couvert, vaisselle et linge de table, succession des plats et manière de les présenter) ; 6 invitations ou dons de nourriture sont répertoriés. Enfin le *Journal* évoque trois fois des conversations autour d'un repas, contre quatre pour l'Allemagne et la Suisse, dont l'évocation occupe cependant une moindre place, puisqu'il s'agit pour Montaigne et ses compagnons d'un simple passage vers l'Italie, véritable but du voyage.

Il est donc légitime de penser que ces mentions jouent, dans le projet de Montaigne, un rôle privilégié, voire même, étant donné leur importance, qu'elles ont *pris la place* d'autres éléments obligés de la topique du récit de voyage, et plus précisément du récit de voyage en Italie, genre déjà solidement constitué à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

Comme l'a déjà montré A. Bettoni, les mentions gastronomiques jouent tout d'abord un rôle de repérage dans l'espace et dans le temps. Elles permettent de remplir les vides de la carte sous-jacente au récit d'itinéraire<sup>8</sup>. Ce que l'œil ne voit pas, soit parce que le lui cachent les limites du paysage ou celles qu'impose la saison, soit parce que tout simplement la vue ne peut l'appréhender, le sens du goût peut le percevoir. Il arrive ainsi fréquemment que les mentions gastronomiques prennent le relais des descriptions du paysage. Par exemple, à peine franchie la frontière, le secrétaire consigne scrupuleusement les nouveaux usages culinaires<sup>9</sup> :

<sup>7</sup> Ce sont les noms qui figurent en capitale d'imprimerie ou en italique dans les éditions modernes.

<sup>8</sup> Cf. A. Ceccarelli-Pellegrino, *op. cit.*

<sup>9</sup> Il ne m'a pas semblé, pour ce qui concerne la gastronomie, que les observations du secrétaire et celles de Montaigne diffèrent sensiblement, si ce n'est, on y reviendra, pour ce qui relève du « régime ». Le secrétaire ne partage pas la table de son maître, mais il est attentif à ses observations, à ses remarques et à ses goûts. Dans la mesure où il est impossible de savoir quelle part revient à l'un et à l'autre, je prends le parti de considérer l'oeuvre dans son ensemble, puisque Montaigne,

Ils mangent là, et le long de ces montagnes, fort ordinairement des escargots beaucoup plus grands et gras qu'en France, et non de si bon goust. (Rovereto, p. 152)

Puis vient une description de la préparation des truffes en salade. Ensuite,

De nouveau, et pour le goût de Monsieur de Montaigne, nous y trouvâmes force oranges, citrons et olives (p. 153).

Le paysage apparaît dans l'assiette avant d'être donné à voir « pour de bon ». Après les fruits, le spectacle des arbres fruitiers :

Il y a force belles églises et tout plein de beaux parcs d'oliviers, orangers et autres tels fruitiers (p. 155)

De même, la date des étapes et des séjours du voyageur ne figurant pas dans le texte, ces mentions permettent au lecteur — qu'il soit Montaigne lui-même ou tout autre destinataire — de se repérer dans la succession des saisons, c'est-à-dire, de façon bien plus concrète que la simple mention des dates, de représenter le déroulement chronologique du voyage tel qu'il s'inscrit dans l'espace, puisque la particularité du récit de voyage — ou plus exactement du récit d'itinéraire, ce que ne sont pas tous les récits de voyages — c'est que l'espace y coïncide avec le temps.

Nous mangions des artichauts, des fèves, des pois, environ la mi-mars. En avril, il est jour à leur dix heures (Rome, p. 237)

Je mangeai ce jour-là le premier melon. Dès le commencement de juin, on mangeait à Florence des citrouilles et des amandes (Deuxième séjour à Florence, p. 305)

Les remarques gastronomiques jouent ainsi un rôle de premier plan dans la restitution de la perception, forcément immédiate, qui est celle du voyageur en un lieu où il ne fera que passer. Elles contribuent, de manière tout aussi essentielle que les descriptions de l'*assiette* de la ville, de la beauté des édifices ou de celle des femmes<sup>10</sup>, que les observations fragmentaires sur les mœurs des habitants, à l'*entrevue* qui est celle du

---

même s'il parle avec quelque ironie de « cette belle besogne », loin de la désavouer, la reprend à son compte et la prolonge.

<sup>10</sup> On notera la juxtaposition : « M. de Montaigne disait jusques lors n'avoir jamais vu nation où il y eût si peu de belles femmes. Les logis, il les trouvait beaucoup moins commodes qu'en France et en Allemagne ; car les viandes n'y sont ni en si grande abondance à moitié qu'en Allemagne, ni si bien apprêtées » (Florence, p. 177).

voyageur, et dont le système de représentation kaléidoscopique, poussé à l'extrême dans le *Journal*, tente de rendre l'immédiateté.

Constituant des repères, mais signalant en même temps le décalage climatique entre la France et l'Italie, ces mentions jouent un rôle de mise en forme du temps et du lieu du voyage. Leur succession crée un effet d'inventaire qui constitue un élément de ce qu'on pourrait appeler le chronotope italien du *Journal de voyage*. Nul doute qu'un tel chronotope constitue le voyage en objet de mémoire<sup>11</sup>, autorisant ainsi à parler d'une poésie. Dans un article consacré au « corps en voyage », S. Atanassov<sup>12</sup> établit un parallèle entre le voyage et la rêverie chez Montaigne :

Il m'en advient [du voyage] comme de mes songes ; en songeant je les recommande à ma mémoire (car je songe volontiers que je songe), mais le lendemain je me représente bien leur couleur comme elle estoit, ou gaye, ou triste, ou estrange ; mais quels ils estoient au reste, plus j'ahane à le trouver, plus je l'enfonce en l'oubliance (*Essais*, III, 5, pp. 854-855)<sup>13</sup>.

Les mentions gastronomiques, restituant la *couleur* et la saveur du voyage, peuvent bien être un moyen d'en reconstituer la diégèse, et de *représenter* en même temps tel ou tel moment dans toute sa fraîcheur et son unicité<sup>14</sup>.

*Peindre non pas l'être, mais le passage* : le voyage donne à Montaigne l'occasion privilégiée de s'y *essayer*<sup>15</sup>, et la nourriture, parce qu'elle *ne fait que passer*, peut être l'instrument d'un tel projet. Changeant au gré des paysages, du temps qui passe et du temps qu'il fait, jalons pour la mémoire, cartographie mouvante et vivante du territoire parcouru, les mentions gastronomiques ne contribuent pas seulement à donner un ancrage matériel à la connaissance et au souvenir (futur). Elles

11 Que la nourriture soit associée de façon privilégiée à la mémoire, on le voit dans l'exemple que choisit Montaigne pour signifier la gravité de la maladie qui affecte « un habitant de Crémone » : « Sa principale maladie était à la tête. Il l'avait si faible qu'il disait avoir perdu la mémoire au point qu'après avoir mangé il ne pouvait jamais se rappeler ce qui lui avait été servi à table » (Bains della Villa, p. 290).

12 « Montaigne : le corps en "librairie" et le corps en voyage », in *Montaigne Espace, voyage, écriture*, actes du congrès international de Thessalonique, 23-25 septembre 1992, textes réunis par Z. Samaras, Paris, Champion, 1995, p. 143.

13 L'édition utilisée ici est celle de la Pléiade, établie par M. Rat, Paris, Gallimard, 1962.

14 Encore un exemple : « Ils servent le poisson mariné et n'en ont guère de frais. Ils servent des fèves crues par toute l'Italie, et des pois et des amandes vertes, et ne font guère cuire les artichauts. Leurs aires sont pavées de carreau. Ils attachent leurs boeufs par le muffle... » (Foligno, p. 243)

15 Cf. C.-G. Dubois, « "Voyage" et "passage" : interférences de l'espace et du temps », in *Montaigne. Espace, voyage, écriture, op. cit.*, pp. 103-111.

contribuent aussi à la constitution du paysage humain qui, cela va sans dire, ne se sépare pas du paysage physique, et par rapport auquel Montaigne ne se pose pas en simple spectateur. La table est en effet le lieu où se donne à voir, à entendre, à éprouver, dans toute sa contingence, l'étrangeté du pays visité<sup>16</sup>. La réflexion anthropologique avant la lettre trouve dans la salle à manger un terrain d'investigations privilégié, mais cette connaissance, si elle semble orientée par un constant souci de neutralité, suppose que, pour le Montaigne du *Journal* comme pour celui des *Essais*, l'observation de « la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances » (*Essais*, III, 9, p. 951) est toujours l'occasion d'un retour sur soi-même. A la table des hôtes étrangers Montaigne s'absorbe tout entier dans le spectacle de la diversité — le voyage est d'abord une fuite<sup>17</sup>, — mais soyons certains qu'il s'agit là d'une ruse pour se surprendre, pour se retrouver encore et toujours, ravi d'être toujours si autre, et, en même temps, avide d'être reconnu.

La première scène de table en Italie est un dîner d'apparat, donné par le duc de Florence, dont le cérémonial est longuement décrit<sup>18</sup>, ce qui permet à Montaigne de se constituer un « manuel de civilité italienne » à son propre usage. Le second repas « officiel » donne à Montaigne une occasion privilégiée d'étudier les mœurs de cette aristocratie d'église dont le pouvoir est si ostensible dès l'arrivée dans la ville papale<sup>19</sup>. Si Montaigne ne nous dit rien de la cuisine, en revanche les *cérémonies*, mondaines ou religieuses, dont le repas est le prétexte, sont décrites de façon aussi scrupuleuse que concrète. Comme chez le duc de Florence, le service de table, et surtout celui des vins, sont l'occasion de signifier ostensiblement hiérarchies et préséances. Le rapport qu'en fait Montaigne à son secrétaire laisse entendre que le futur maire de Bordeaux n'eut rien à désirer de ce point de vue. Ce repas est en effet pour Montaigne une occasion de tester la reconnaissance dont il fait l'objet de la part de l'aristocratie, comme l'était la visite au Pape dont,

16. « Le voyage c'est le lieu de la conversation, de l'amitié, par conséquent du combat de la culture de la complicité aussi bien que de la dissolution de l'identité » (J. Casals, « Qu'est-ce qu'un voyage ? » in *Montaigne. Espace, voyage, écriture, op. cit.*, p. 95).

17. « Je respons ordinairement à ceux qui me demandent raison de mes voyages : que je scay bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cherche » (*Essais*, III, 9).

18 Le secrétaire n'assistait pas à ce dîner, les observations sont celles que Montaigne a cru bon de lui communiquer : la sélection de ces informations est donc bien due à Montaigne lui-même (Florence, pp. 179-180).

19 Montaigne a été invité par le cardinal de Sens. Certes, le prélat est un compatriote de Montaigne, mais il « observe plus les cérémonies romaines que nul autre Français » : l'« exotisme » de la scène s'en trouve peut-être amoindri pour l'observateur, mais la lisibilité en est accrue d'autant (Rome, pp. 195-196).

significativement, l'évocation vient tout de suite après celle du repas chez le cardinal de Sens et dont Montaigne, là encore, a surtout retenu le cérémonial. Impossible de ne pas faire le parallèle entre les deux épisodes : tous deux suggèrent, par contraste, un rapprochement avec l'expérience suisse du voyage. Dès les premières pages du *Journal* en effet, nous avons vu Montaigne profitant d'un repas chez son hôte de Mulhouse pour l'interroger sur la vie politique et religieuse, puis questionner un échanton,

lequel seigneur lui récita à table, sans ambition et affectation, sa condition de vie (p. 89).

Ce qui frappe Montaigne dans cette scène, c'est précisément l'absence de hiérarchie, de préséances, l'atmosphère de bonhomie et, surtout, la liberté de parole :

Il prit un plaisir infini – commente le secrétaire – à voir la liberté et bonne police de cette nation, et son hôte du Raisin revenir du conseil de ladite ville, et d'un palais magnifique et tout doré, où il avait présidé, pour servir ses hôtes à table ; et un homme sans suite et sans autorité, qui leur servait à boire, avait mené quatre enseignes de gens de pied contre le service du roi (*ibid.*).

Peut-on dire que c'est la saveur de la démocratie que Montaigne a goûtée, ou cru goûter, à l'hôtel du Raisin ? Nous sommes loin des fastes des prélats romains, pour qui la séparation vie publique-vie privée n'a pas de sens : si les Suisses réservent le faste des bâtiments à la vie publique, et la simplicité à la vie domestique, l'apparat déployé par le cardinal lors de ce repas que Montaigne considère, on l'a vu, comme exemplaire, est à mettre au compte des impératifs d'un Etat théocratique, qui aime à frapper les imaginations par l'ostentation de sa puissance, et auquel Montaigne reproche explicitement d'étouffer la liberté (p. 190). Que la table soit le lieu d'observation privilégié de la vie politique et sociale, on le voit encore plus nettement lorsque Montaigne décrit l'ordonnance d'un dîner chez le Castellan (le fils du pape), auquel il ne participe pas. Le repas est à la fois une représentation que l'aristocratie se donne à elle-même, et une affirmation de pouvoir devant un public dont Montaigne ne dit rien — pas même à quel titre il en fait partie. Le caractère spectaculaire des plats n'a d'autre fonction que de signifier visuellement — puisque le goût n'est pas convoqué — que la prouesse culinaire est une *image* de la prouesse héroïque sur laquelle se fonde la valeur aristocratique. Ce que restituent ces longues pages consacrées à la description du rituel des repas, juxtaposées à celles où sont évoquées les

cérémonies religieuses, c'est l'image de cette civilisation post-tridentine, où se manifeste spectaculairement la récupération de la sensualité au profit de la religiosité, la théâtralisation des gestes quotidiens en même temps que leur stricte inscription dans un système hiérarchique au contrôle duquel rien de ce qui fait la vie ne saurait échapper.

Montaigne ne prononce aucun jugement sur ces repas d'apparat ; on peut même supposer que, s'il prend soin d'en décrire aussi minutieusement les fastes, c'est qu'ils n'ont pas manqué de faire impression sur lui. Tout au plus peut-on penser que son silence, comparé à l'enthousiasme dont il témoigne en Allemagne et en Suisse, est l'indice d'une réserve.

Réserve — mais non distance. Lorsque les circonstances font qu'il se trouve placé en position de spectateur, Montaigne se donne tout entier, on le voit, à sa fonction, et le *Journal* est alors la représentation d'une représentation. S'il a un rôle plus actif à jouer, le *Journal* en rend compte avec la même minutie. Ainsi recense-t-il scrupuleusement les dons de nourriture que font les notables italiens. Un réseau d'échanges se tisse ainsi, puisqu'il arrive à Montaigne de faire à son tour le même genre de dons : aux comédiennes de Pise, à un soldat chez qui il va dîner et, surtout, aux habitants des Bains della Villa, prodigalité du reste habilement calculée,

parce qu'en Italie les festins ne sont autre chose qu'un de nos repas bien légers de France. J'en fus quitte pour plusieurs pièces de veau et quelques paires de poulets (p. 288).

Mais Montaigne préfère offrir du poisson, aliment aristocratique<sup>20</sup>, tandis que lui sont offerts des vins et des « douceurs » (fruits, « massépains et autres friandises », comme c'est le cas aux Bains della Villa). S'il lui arrive, comme on voit, d'être le donateur, Montaigne est plus souvent le destinataire de l'objet. Dans un cas comme dans l'autre, la fonction de l'échange est de signifier l'appartenance à une catégorie sociale<sup>21</sup>. Mais aussi, si l'on postule que tout cadeau suppose réciprocité,

20 « Le poisson a toujours eu ce privilege, comme il en a encores, que les grans se meslent de le sçavoir aprester : aussi en est le goust beaucoup plus exquis que de la chair, au moins pour moy » (Essais, I, 49, p. 287).

21 L'échange suit évidemment un code hiérarchique : ce que Montaigne reçoit d'un personnage ayant une fonction d'autorité, il peut ensuite le distribuer aux anonymes — le cas il est vrai n'est mentionné qu'une fois : « ...le ministre franciscain m'envoya une si grande quantité d'autres fruits que je pus en faire à mon tour des libéralités aux habitants » (Bains della Villa, p. 302). Le voyageur joue ici un rôle d'intermédiaire en répartissant les richesses (il a noté plus haut que « le



on peut penser que, recevant ces dons de nourriture et les notant dans son *Journal*, Montaigne, une fois de plus, s'engage et engage la représentation dont le *Journal* est l'instrument : ce qu'il offre en retour, c'est une reconnaissance dont la mention dans le *Journal* est l'inscription — et peu importe si le donateur n'apprend jamais que son nom est ainsi déposé *pour toujours et pour un jour*. La question de savoir si le *Journal* était destiné à d'autres ou à un autre que son auteur est ici sans importance. Littéralement, c'est le geste qui compte. Ramener à soi, faire sien ce qui a été donné dans un acte — celui d'écrire — qui est un geste à la fois pour soi et vers autrui : pour Montaigne, la fonction essentielle de la nourriture est une fonction d'échange. A ce titre, le repas est bien un épisode privilégié du voyage.

Ces échanges produisent incontestablement sur Montaigne un effet favorable, mais, si l'on compare avec l'expérience de la Suisse et de l'Allemagne, qui suscite à plusieurs reprises un commentaire élogieux, il semble que les impressions laissées par la table italienne soient plus mitigées. Il faut donc, on le voit, procéder à des parallélismes et à des recoupements pour savoir comment Montaigne se situe par rapport à l'image qu'il donne de la nourriture. Les appréciations défavorables sont plus fréquentes au début du voyage : à peine a-t-il passé la frontière qu'il regrette l'absence d'écrevisses au menu — mais l'observation est aussitôt contrebalancée par une remarque sur l'abondance des oranges et des citrons, ses fruits de prédilection (Rovereto, p. 152). Plus loin, il observe que les viandes sont moins bien préparées qu'en Allemagne (Florence, p. 178)... Mais une fois qu'il s'est acclimaté, Montaigne se montre plus sensible à l'attrait des nourritures italiennes. En dernier ressort, l'ensemble des remarques concernant la table compose un tableau assez nuancé, les mentions positives l'emportant sur les mentions négatives. Cependant Montaigne se garde bien d'évaluer globalement les mérites des cuisines italienne et française : démarche dont le processus peut être assimilé, *mutatis mutandis*, à celui qu'il analyse lui-même à propos d'architecture paysagère en comparant les mérites respectifs de Pratolino

---

peuple est (...) fort pauvre », et se nourrit essentiellement de mûres vertes). Nul doute que des gestes comme celui-là, ou que l'organisation d'un « festin » pour les habitants, doivent être interprétés comme une tentative pour s'intégrer en un lieu fantasmé comme lieu d'un possible séjour.

et Tivoli<sup>22</sup>, et caractéristique de cette suspension du jugement héritée de la philosophie sceptique<sup>23</sup>.

Mais suspension du jugement ne signifie pas refus de l'engagement. L'évolution qui le conduit d'une certaine réserve à une adhésion relative témoigne de ce que j'appellerai une pulsion d'assimilation<sup>24</sup>, qui se manifeste par le désir d'intégration. « Il semblait en vérité que je fusse de retour chez moi », dit-il lorsqu'il revient aux Bains della Villa, où il n'a séjourné qu'un mois. Toutefois ce désir ne peut se réaliser que dans une durée : il faut le temps — même s'il doit être bref — de s'habituer, d'assimiler, précisément.

Quand j'ai esté ailleurs qu'en France, et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si je voulois estre servy à la Francoise, je m'en suis mocqué et me suis tousjours jetté aux tables les plus espesses d'estrangers (*Essais*, III, 9, p. 964).

Ce n'est pas la seule conversation que recherche Montaigne en partageant ainsi la table de ses hôtes : vouloir être servi comme eux, manger ce qu'ils mangent c'est faire l'expérience de l'altérité, c'est, littéralement, devenir autre. L'expérience du voyage est une activité dans laquelle Montaigne s'investit *corps et âme*, et dont il ne peut sortir indemne : voyager, c'est éprouver en soi *le change* qui est la vie elle-même. Le *Journal* se fait donc encore compte rendu, de plus en plus minutieux, voire maniaque, des *effets* de l'incorporation des nourritures étrangères, et l'expérience italienne, en ce qu'elle fut la plus longue, est de ce fait la plus décisive. Envisager la nourriture comme élément obligé d'une image du monde — ici, de l'Italie — suppose forcément pour Montaigne d'observer en soi le processus de constitution de cette *image agissante*<sup>25</sup>.

22 « En richesse et beauté des grottes, Florence surpasse infiniment ; en abondance d'eau, Ferrare ; en diversité des jeux et des mouvements plaisants tirés de l'eau, ils sont pareils », etc. pp. 235-236.

23 Cf. G. Limbrick, « Doute sceptique, doute méthodique », in *Montaigne : regards sur les Essais*, Colloque Montaigne, 1980, textes réunis par L.M. Heller et F.R. Atance, Univ. of Western Ontario, 1986, particulièrement les pp. 48-49.

24 Si, dans le chapitre 9 du livre III des *Essais*, Montaigne reconnaît qu'il n'aime pas « repaître en chemin, en tumulte et hâte », il déplore également une tendance à la glotonnerie : « vieillissant, j'accuse cette genereuse faculté, et auroy besoin que la delicatesse et le chois arrestat l'indiscretion de mon appetit » (p. 964).

25 On ne peut ainsi manquer d'établir ce parallèle que Montaigne lui-même fait si souvent dans les *Essais* entre la langue et la nourriture. Si la rhétorique est un équivalent métaphorique de la gastronomie, les mots, lorsqu'ils ne sont pas apprêtés, ont la saveur et la fraîcheur des productions naturelles. La rhétorique qui respecte le mieux cette saveur originelle, c'est celle du marché ou de la taverne, tous deux lieux où la nourriture rassemble les hommes et suscite la communication. Le

Chercher la spécificité des nourritures italiennes suppose ainsi d'abord une expérience corporelle, l'épreuve sur soi-même, physiquement, des effets de cet *étrangement* qui est l'objet de la quête, et dont témoigne le désir d'adopter la langue du pays d'accueil dans la dernière partie du *Journal*. Nul doute qu'écrire une autre langue que sa langue maternelle — cela dit, quelle est au juste la langue maternelle de Montaigne<sup>26</sup> ? — soit une expérience aussi physique que mentale. La nourriture étrangère me révèle à moi-même aussi sûrement que l'emploi d'une langue dans laquelle je ne saurais me repérer, donc me reconnaître, immédiatement. Manger italien apparaît ainsi comme un sûr moyen de s'observer à découvert, à nu, privé des défenses que crée l'habitude. Montaigne analyse ainsi constamment sur lui et en lui l'effet des nourritures ingérées : le corps a lui aussi son mot à dire, ses quatre vérités qu'il faut savoir entendre<sup>27</sup>.

Ainsi le vin et l'huile, productions emblématiques des pays méditerranéens, sont-ils envisagés du point de vue à la fois de la saveur et de leur effet — néfaste ou bénéfique — sur la santé du corps. Montaigne procède, dans le choix de ses aliments, de façon tout à fait empirique, les essayant et notant l'effet produit :

Je ne mangeais que du fruit et de la salade avec du sucre ; avec cela je ne me portais pas bien (Florence, p. 308) (...). On est ici dans l'habitude de mettre de la neige dans les verres avec le vin. J'en mettais peu, parce que je ne me portais pas trop bien, ayant souvent des maux de reins (...). Il me vint dans

---

« rapprochement » langue-nourriture établi par Montaigne se fait de lui-même en quelque sorte dans la vie sociale (c'est pourquoi il est pertinent d'étudier parallèlement, dans l'analyse des mentions qui concernent la table dans la partie italienne du *Journal*, ce qui est du ressort de la nourriture proprement dite et ce qui ressortit à la convivialité). La tentative linguistique qui est celle de Montaigne dans le *Journal* apparaît ainsi comme le corollaire étroit de ses expériences alimentaires.

Confier à un secrétaire le soin de parler de lui, c'est se fier à autrui pour dire ce que je suis, et peut-être qui je suis. Il semble que l'expérience que fait Montaigne à la table italienne est de même nature — nous l'avons vu à l'occasion du cérémonial qui accompagne les repas ou des dons de nourriture, qui sont pour lui l'*essai* de sa réputation en Italie et, plus profondément, de la réception et de la reconnaissance dont il est l'objet de la part de ces autres par excellence que sont les étrangers.

26 Cf. Fausta Garavini, *Itinéraires à Montaigne*, chapitres 2 (« Au carrefour des langues ») et 7 (« Sur l'Italien du *Journal de voyage* » Paris, Champion, 1995, ainsi que l'article de Gisèle Mathieu-Castellani « Poétique du lieu ; Rome, l'enfance et la mort », in *Montaigne e l'Italia*, op. cit., pp. 339-350.

27 Cf. J. Céard, « La culture du corps, Montaigne et la diététique de son temps », in *Montaigne 1588-1988. Le parcours des Essais*, Colloque international Duke University, textes réunis par M. Tetel et G. Mallary Masters, Paris, Aux amateurs de livres, 1989.

l'idée que ces douleurs étaient causées par les vins blancs doux et fumeux du pays (p. 310).

En revanche, sur le chemin du retour :

Je sentais là évidemment l'excellence des huiles d'Italie ; car celles de deçà commençaient à me faire mal à l'estomac, là où les autres jamais ne me revenaient à la bouche (Montmelian p. 365).

C'est bien sûr avec l'eau que l'expérience est la plus radicale. Comme on l'a observé, à mesure que le journal progresse, l'eau — ingérée, puis restituée par tout le corps — y prend la première place. Aliment à part entière, elle finit par devenir l'aliment par excellence.

Le mardi (...) j'allai boire au surgeon même de notre fontaine chaude (...) elle ne fit nulle opération (...). Aucuns disaient que j'en avais pris trop peu (...). Moi je pense qu'elle me trouva si vide à cause de ma médecine, qu'elle trouva place à me servir d'aliment (Bains della Villa, pp. 271-72). La douceur et faiblesse de cette eau s'argumente encore de ce qu'elle se tourne si facilement en aliment ; car elle se teint et se cuit soudain (p. 275).

Elle aussi, production étrangère, est à explorer, à tester, à apprivoiser et à restituer dans un processus dont la description finit par envahir, déborder littéralement tout autre type de discours.

Il est peut-être maintenant possible de répondre à la question formulée au début de cette étude. Ce discours alimentaire, emporté par le déluge final, de quel autre discours tient-il lieu ?

Si l'on reprend la comparaison, esquissée au début de cette étude, avec les journaux de voyage contemporains de celui de Montaigne, on peut avancer que, d'une façon générale, la nourriture a pris la place de tout ce qui peut être considéré comme monuments ou documents. Dans l'ensemble du discours descriptif de ces ouvrages en effet, les villes italiennes, qui occupent elle-même une place de premier plan par rapport à la campagne, apparaissent d'abord comme un vaste musée, une collection de bâtiments qu'il serait impensable de n'avoir pas vus, et dont il serait tout aussi impensable de ne pas parler. Or, on le sait, c'est justement ce type de discours que refuse Montaigne, parce qu'il est trop statique<sup>28</sup> et *attendu*. C'est donc au *topos* alimentaire que revient la fonction de dire ce dont les guides ni les récits de voyage ne parviennent

<sup>28</sup> Telle est l'hypothèse de M. Bideaux, « La description dans le *Journal de voyage* », in *Etudes seiziémistes*, Genève, Droz, 1980, pp. 405-422.

à parler — la vie, tout simplement. Ces villes officielles qu'évoquent les autres voyageurs ne sont le plus souvent que des décors eux-mêmes officiels. Lorsqu'elles s'animent — ce qui est parfois le cas — c'est toujours comme un spectacle, pittoresque, édifiant ou instructif, sans doute, mais que l'on ne peut que contempler de l'extérieur. Ce n'est pas cela que recherche Montaigne. Littéralement, tout ce qui lui apparaît comme monument ou document *ne lui dit rien*.

Il disait qu'on ne voyait rien de Rome que le ciel sous lequel elle avait été assise et le plan de son gîte (...), que ceux qui disaient qu'on y voyait au moins les ruines de Rome en disaient trop (Rome, p. 301).

En dernier ressort, c'est le corps lui-même, creuset des perceptions et des sensations, qui apparaît comme le lieu d'investigation privilégié parce que son langage est le plus immédiat<sup>29</sup>. Nourri de la langue italienne comme il s'est nourri des produits de la terre italienne, de son air, et en définitive de ses eaux, il est devenu lui-même territoire, document et monument à la fois. Le sable et l'eau qui s'en écoulent interminablement sont le témoignage le plus irréfutable de son passage en terre étrangère. Car si le voyage en Italie est d'abord, au XVI<sup>e</sup> siècle, un inventaire monumental, le journal de ce voyage devient lui-même par nature un monument, dont la fonction est de signaler à son destinataire — fût-il le seul auteur lui-même : j'ai été là. Je suis venu, j'ai vu. C'est inscrit dans le texte, et le texte dure plus que la pierre. Cette fonction mémorielle, inscrite fondamentalement dans tout journal de voyage, prend toute son ampleur dans le journal de Montaigne précisément en ce qu'il devient, à mesure que progresse le discours, le journal d'un corps en voyage. Le texte apparaît ainsi comme l'inscription, la légende qui donne à déchiffrer le sens de ce monument qu'est le corps. Le seul qui apporte un témoignage fiable, parce qu'il ne peut exister que par le temps qui lui donne vie et mort à la fois — ce temps dont le voyage dessine le parcours sur la terre étrangère et, à ce titre, révélatrice.

Le Tibre seul qui vers la mer s'enfuit  
 Reste de Rome. O mondaine inconstance !  
 Ce qui demeure est par le temps détruit  
 Et ce qui fuit au temps fait résistance<sup>30</sup>.

29. Cf le sous-chapitre « Le corps-vérité », in G. Nakam, « Le corps dans les *Essais* : étude de Nu », *B.S.A.M.*, N° 9-10, 1987, pp. 45-46.

30. J. Du Bellay, *Les Antiquités*, sonnet III.

Le sable et l'eau — tout ce qui reste des nourritures italiennes de Montaigne — s'en iront à la mer. Le discours du corps — alimentation et déjections — est un discours fluvial. Le journal, enfoui pendant deux siècles, ressurgira comme une rivière oubliée, discours fiable parce qu'il dit le passage de l'homme en terre étrangère dans ce qu'il a de plus éphémère et de plus in-signifiant, parcours ressassé qui ne veut dire que le dur désir de durer.

**Chantal LIAROUTZOS**